



PROGRAMME
AMÉRIQUE LATINE/
CARAÏBE

SUPER BOWL 2026 : QUAND BAD BUNNY REDÉFINIT L'AMÉRIQUE

Chloé Bamberger / Analyste indépendante

Mars 2026



PRÉSENTATION DE L'AUTRICE



Chloé Bamberger / Analyste indépendante

Chloé Bamberger est analyste indépendante, avec un intérêt particulier pour l'étude des dynamiques de la politique étrangère et des relations internationales. Diplômée d'IRIS Sup' en « Stratégie internationale – Géopolitique et prospective », elle est également titulaire d'un master en études européennes et internationales de Sciences Po Strasbourg. Son parcours juridique, débuté entre Strasbourg et Barcelone, complète une expertise qu'elle exerce aujourd'hui au sein du Conseil de l'Europe, où elle se consacre à la gouvernance interne et à la gestion des risques.



PROGRAMME
**AMÉRIQUE LATINE/
CARAÏBE**

Ce programme étudie la géopolitique d'un sous-continent situé au cœur de multiples enjeux globaux du XXI^e siècle. Analyses, décryptages, débat d'idées, mise en perspectives. Il s'adresse aux professionnels (entreprises, décideurs, journalistes, etc.) et spécialistes (chercheurs, universitaires, institutionnels) mobilisés sur ou par l'Amérique latine. Il est dirigé par Christophe Ventura, directeur de recherche à l'IRIS.

Les champs d'intervention de ce programme sont multiples : animation du débat stratégique ; réalisation d'études, rapports et notes de consultance ; organisation de conférences, colloques, séminaires ; formation sur mesure.

iris-france.org



@InstitutIRIS



@InstitutIRIS



institut_iris



IRIS



IRIS - Institut de relations internationales et stratégiques

Comment la mi-temps du *Super Bowl* est-elle devenue un espace de recomposition géopolitique des Amériques ?

La performance de Bad Bunny au *Super Bowl* 2026 illustre une reconfiguration symbolique des rapports centre/périphérie au sein des Amériques et met en tension l'hégémonie culturelle des États-Unis sur l'ensemble du continent. Sur la plus grande scène télévisuelle du pays, la mi-temps du *Super Bowl*, le chanteur propose bien plus qu'un concert spectaculaire à Santa Clara (Californie) : une mise en scène dans laquelle Porto Rico, l'Amérique latine et les diasporas contribuent à redessiner, le temps d'un spectacle, la cartographie habituelle du pouvoir nord-américain.

QUAND LA MI-TEMPS DEVIENT UN THÉÂTRE GÉOPOLITIQUE

En quelques décennies, la mi-temps du *Super Bowl* est passée du simple divertissement à un espace où se négocient, à coups d'images et de chansons, les contours de la nation, de la composition sociale et raciale, du genre et de la puissance culturelle des États-Unis. De Michael Jackson en 1993 à Beyoncé, Shakira ou Jennifer Lopez, avant la reprise en main de la National Football League (NFL) par Roc Nation et Jay-Z en 2019, le *halftime show* s'affirme autant comme vitrine politique que musicale.

Dans ce contexte, choisir une superstar portoricaine de 31 ans, l'un des artistes les plus influents et politiquement engagé de sa génération, représente à la fois un choix artistique, un pari commercial et un geste politique. La NFL a intégré l'évolution démographique du pays : plus de 39 millions de Latinos suivent aujourd'hui la ligue, et les projections indiquent qu'ils pourraient représenter près d'un tiers de la croissance du marché sportif américain d'ici 2035. Pari réussi : en 2026, la performance de Bad Bunny a réuni près de 125 millions de téléspectateurs en moyenne aux États-Unis, avec un pic estimé à 128 millions pendant la mi-temps, et a battu des records d'engagement en ligne.

Dès les premières secondes, le *show* déploie une dramaturgie politique : tout commence dans les champs de canne à sucre, ancienne monoculture d'exportation et symbole d'exploitation coloniale à Porto Rico. Bad Bunny entonne « Tití Me Preguntó » au milieu de coupeurs de canne, de vendeurs de *coco frío*, de boxeurs, de joueurs de dominos et de femmes au salon de manucure, transformant la pelouse du Levi's Stadium en quartier portoricain. Puis il se dirige vers « La Casita », petite maison traditionnelle au centre du terrain, déjà utilisée lors de sa résidence de 31 dates à San Juan : ce décor intime devient un carrefour symbolique de la

culture latino-américaine, où se rassemblent Cardi B, Karol G, Pedro Pascal, Young Miko et d'autres figures d'un panthéon diasporique désormais placé au centre de l'attention.

Presque chaque minute du set de treize minutes est interprétée en espagnol – une première à ce niveau pour un *halftime show*, qui rompt avec la norme anglophone des éditions précédentes. La seule chanson en anglais est celle de Lady Gaga, dont la robe bleue évoque subtilement le drapeau indépendantiste portoricain : elle sert de passerelle avec une partie du public majoritaire, désamorçant l'idée qu'une partie du public se sentirait mise à l'écart. Les critiques soulignent un spectacle qui mêle acuité musicale, effervescence familiale et commentaire sociopolitique, tant la performance articule fête, intimité et geste militant. L'intensité culmine avec « El Apagón », chanson de 2022 devenue hymne de résistance contre les coupures de courant et la gentrification, lorsque les lumières du stade vacillent en écho aux blackouts qui ont frappé l'île après l'ouragan Maria. Ricky Martin rejoindra alors Bad Bunny pour « Lo Que Le Pasó a Hawaii », morceau de 2025 qui dénonce le colonialisme contemporain et relie plus explicitement Caraïbes, tourisme, dépossession et pouvoir américain.

DE « RICKY RENUNCIA » À SAN JUAN : UN CENTRE REDÉFINI

La trajectoire de Benito Antonio Martínez Ocasio, dit Bad Bunny, est inséparable des mobilisations de l'été 2019 à Porto Rico, lorsque le mouvement « Ricky Renuncia » força le gouverneur Rosselló à la démission après la révélation de messages insultant les victimes de l'ouragan Maria. Le chanteur interrompt alors une tournée européenne pour participer aux manifestations et co-signe « Afilando los Cuchillos », devenu un des hymnes du mouvement.

Depuis, il multiplie les prises de position : clip-documentaire d'« El Apagón » sur la privatisation du réseau électrique et les coupures chroniques, dénonciation de la gentrification, soutien explicite à Kamala Harris en 2024, critiques répétées de Donald Trump. Son œuvre aborde également violences policières, féminicides, discriminations LGBTQI+ et effets sociaux de l'austérité. Le 1^{er} février 2026, son album « Debí Tirar Más Fotos » remporte le Grammy du meilleur album de l'année, devenant le premier album en espagnol à obtenir cette distinction et consolidant sa place au sommet de l'industrie tout en restant fidèle à sa langue maternelle.

Dans le même mouvement, sa résidence de 31 concerts à San Juan à l'été 2025, intitulée « No quiero irme de aquí » / « I Don't Want to Leave Here », inverse la logique centre/périphérie : plutôt que de courir les grandes capitales nord-américaines, Bad Bunny attire le monde à lui,

à Porto Rico, selon ses propres termes. L'île, traditionnellement marginalisée, devient temporairement le centre symbolique et narratif dans l'espace américain. Cette résidence revêt également une dimension sécuritaire : Bad Bunny explique avoir renoncé à inclure le territoire continental des États-Unis dans sa tournée 2025-2026 par crainte de raids d'ICE aux abords de ses concerts, privilégiant Porto Rico, jugé plus sûr pour une partie de son public latino. L'événement aurait généré plusieurs centaines de millions de dollars pour l'économie locale, dans un territoire marqué par une crise structurelle de la dette.

Figure mondiale du reggaeton et de la trap latino, Bad Bunny symbolise une recomposition démographique et culturelle des États-Unis vers un espace plus hispanophone et métissé – évolution que le trumpisme présente souvent comme une menace identitaire. Défenseur des Latinos, des Afro-descendants et des communautés LGBTQI+, il incarne une forme de *soft power* progressiste en tension avec l'agenda conservateur et nationaliste promu par Donald Trump. Les États-Unis apparaissent dès lors partagés entre un pouvoir politique hostile aux minorités et une culture populaire qui les place au centre.

« AMERICA » : UN CONTINENT DISPUTÉ

Cédé à Washington à la fin du XIX^e siècle, Porto Rico est depuis 1952 un « État libre associé » : les Portoricains sont citoyens américains, mais l'île n'est ni un État fédéré ni un pays souverain. Les 3,2 millions d'habitants disposent d'un passeport américain, mais ne votent pas à l'élection présidentielle et n'ont pas de représentation pleine et entière à Washington. Souvent décrit comme « la plus vieille colonie du monde » par ses habitants, le territoire a révélé ses asymétries avec l'ouragan Maria, en 2017 : réponse fédérale lente, refus initial de suspendre le Jones Act, visite controversée de Donald Trump, puis blocage ou retard d'une partie des aides à la reconstruction. Dans ce contexte, chaque succès portoricain sur la scène mondiale – des Grammys au *Super Bowl* – peut se lire comme une réappropriation symbolique, où le territoire occupe temporairement une place centrale dans le récit des Amériques.

Le cœur politique du *show* réside dans un geste apparemment simple : vers la fin, Bad Bunny lance « God bless America », puis cite plusieurs pays des Amériques, du Sud au Nord, de la Patagonie au Canada, tout en tenant un ballon sur lequel est inscrit « Together, We Are America », qu'il finit par écraser au sol avant son dernier morceau « DtMF ». Sur le terrain, des dizaines de personnes agitent les drapeaux des pays évoqués : l'ensemble montre une Amérique continentale, plurielle et transnationale, où le drapeau états-unien n'a plus le

monopole du mot « Amérique ». La phrase projetée sur les écrans – « The only thing more powerful than hate is love » – illustre un contre-récit explicite aux rhétoriques de peur, de « law and order » et de crise migratoire qui ont structuré la présidence Trump. En refusant de réserver le terme « America » aux seuls États-Unis, la performance déplace le débat sur le terrain des mots, des langues et des drapeaux.

Les réactions au *halftime show* confirment la dimension géopolitique de l'ensemble : critiques virulentes de Donald Trump, menaces explicites d'ICE autour du match, contre-programmation conservatrice avec un « All-American *Halftime Show* ». En proposant un *show* joyeux, inclusif, coloré et très politique dans le contexte de la présidence Trump et de la répression migratoire, tout en célébrant la culture latino et portoricaine, Bad Bunny apparaît comme un vecteur de tension entre l'image officielle des États-Unis et une Amérique alternative, plurielle et post-coloniale. Le choix d'un Portoricain engagé illustre comment les grands événements médiatiques deviennent des lieux de projection de valeurs et de rapports de force, bien au-delà du simple divertissement.

On peut résumer ce moment en une formule – « Two screens. Two Americas. » : deux imaginaires de l'Amérique projetés simultanément, l'un centré sur une nation blanche, anglophone et homogène, l'autre sur une Amérique hispanophone, diasporique et métissée.

CONCLUSION

Ce *show* peut être interprété comme un contre-récit au trumpisme : un *soft power* latino, inclusif et intersectionnel, qui contribue à redéfinir un *soft power* américain longtemps associé à une norme blanche et anglo-saxonne. Il montre que la bataille pour l'hégémonie se joue autant sur les scènes de concert que dans les arènes diplomatiques. L'Amérique y apparaît comme un espace disputé, traversé par des conceptions concurrentes de l'identité, de la langue et de l'appartenance, où se confrontent l'« America First » d'une droite identitaire et une « América » plurielle, hispanophone et diasporique, incarnée ce soir-là par un chanteur portoricain au cœur de la NFL.

RÉFÉRENCES :

Diana Roy, Amelia Cheatham, « Puerto Rico: A U.S. Territory in Crisis », *Council on Foreign Relations*, 7 janvier 2025. <https://www.cfr.org/backgrounders/puerto-rico-us-territory-crisis>

Gonzalo Jimenez, Isa Cardona, « Bad Bunny says he didn't include US in concert tour for fear of ICE raids », *CNN*, 11 septembre 2025.

<https://edition.cnn.com/2025/09/11/entertainment/bad-bunny-us-tour-ice-raid-fear-intl-latam>

Hannah Abraham, « What Did Bad Bunny's Halftime Show Mean? Every Cultural Reference Broken Down », *Forbes*, 8 février 2026.

<https://www.forbes.com/sites/hannahabraham/2026/02/08/what-did-bad-bunnys-halftime-show-mean-every-cultural-reference-broken-down/>

Penny Abeywardena, « Soft Power, Performed: Bad Bunny's Super Bowl Power Play », *Forbes*, 10 février 2026.

<https://www.forbes.com/sites/pennyabeywardena/2026/02/10/soft-power-performed-bad-bunnys-super-bowl-power-play/>

Jon Caramanica, « Bad Bunny Super Bowl Halftime Review – A History Lesson Full of Puerto Rican Pride », *The New York Times*, 9 février 2026.

<https://www.nytimes.com/2026/02/09/arts/music/bad-bunny-super-bowl-halftime-show-review.html>

Lucas Minisini, « Sur les terres de Bad Bunny, star du Super Bowl 2026 et symbole anti-Trump », *Le Monde*, 8 février 2026.

https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2026/02/08/sur-les-terres-de-bad-bunny-star-du-super-bowl-2026-et-symbole-anti-trump_6664694_4500056.html

L'expertise stratégique en toute indépendance



PROGRAMME
**AMÉRIQUE LATINE/
CARAÏBE**



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

iris-france.org



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'événements.